

doute parvenir à prendre pied dans le réseau des communications et le perturber, le détourner, fausser les processus traditionnels. En fait, les structures sociales de la communication sont encore à peine ébauchées. Les sociologues de la communication répètent les mêmes énoncés, les mêmes analyses depuis une dizaine d'années, parce que la télévision en est restée au stade infantile. Les nouvelles techniques, le câble vont créer des situations nouvelles. Fred Forest semble avoir très bien analysé cette situation et ses expériences de perturbation des mass-media ouvrent sur l'avenir.

Les enquêtes de Jean-Paul Thénot m'intéressent en ce sens qu'elles constituent une tentative pour briser l'institution actuelle du sondage. Celle-ci consiste à demander aux gens de quantifier l'avenir et d'annoncer l'imprévisible. Troubler cette institution, cela peut conduire à de nouvelles zones de la conscience où les personnes interrogées vont penser à des questions dont elles n'avaient aucune idée auparavant. Habituellement on interroge les gens sur les idées qu'ils ont déjà (du point de vue électoral, etc.). Moi-même, j'ai eu l'occasion de procéder à de longs questionnements, qui finissent par révéler aux gens — et à celui qui interroge — ce que la conscience n'avait pas encore mis au jour.

ART SOCIOLOGIQUE

Par Vilém FLUSSER *

Le 7 octobre 1974, Hervé Fischer, Fred Forest et Jean-Paul Thénot ont publié un manifeste dans lequel ils déclarent avoir décidé de constituer un collectif d'art sociologique qui puisse fonctionner comme une structure d'accueil et de travail pour tous ceux dont la **recherche** et la pratique artistique ont pour thème fondamental le **fait** sociologique et le lien **entre** l'art et la société. (C'est moi qui souligne certains mots du texte cité.) J'ignore le résultat du manifeste, c'est-à-dire je ne sais pas combien de personnes ont été accueillies par le collectif dès cette date. Mais j'imagine que ce n'est pas une grande foule. Car ceux qui ont pour thème le fait sociologique dans sa pratique artistique sont déjà dans un collectif : celui de l'art engagé. Et ceux qui ont pour thème le lien entre l'art et la société dans sa recherche sont déjà dans un autre collectif : celui de la sociologie d'art. Qui reste ? Evidemment ceux qui envisagent un « overlap » des deux collectifs déjà établis. Une discipline croisée (« interface study »). Je suis l'un d'eux, mais je ne suis pas excessivement pressé d'adhérer au collectif proposé. Parce que j'ai des doutes théoriques et méthodologiques qui n'ont pas

Les démarches d'Hervé Fischer visent à démystifier les comportements idéologiques. Ses pilules anti-conceptuelles pour artistes, son hygiène de la peinture, sa Pharmacie Fischer et Cie sont autant de mises en question de l'art et de la société. Son effort d'analyse théorique peut aider à libérer les pratiques artistiques du poids du passé.

Je veux bien faire le pari que les initiatives du collectif d'art sociologique auront des prolongements réels, parce que je crois que le changement est possible, à condition de provoquer une crise de conscience, une « conscientisation ». Pour cela, il faut bien choisir ses moyens, éventuellement avec cynisme et sans préjugé. Je pense que l'art est une forme de désordre. Il apporte le désordre dans un ordre social établi. Il peut faire émerger le virtuel et le possible dans le réel. Je rappellerai cette idée de Mumford : dès que l'espèce humaine est apparue, elle fut dominée par un excès, un excès de vitalité. Cela explique que l'homme investisse dans chacun de ses actes infiniment plus que des mécanismes matériels. C'est en ce sens qu'il faut situer selon moi le surgissement de l'imaginaire dans l'expérience. Au XVI^e siècle il y avait trois types d'hommes capables de connaître des expériences privilégiées dont les autres ne pouvaient avoir idée : le Prince, l'artiste et les amants.

été dissipées par mes entretiens avec les fondateurs du collectif, ni par la lecture des textes qu'ils ont écrit. Néanmoins la chose est fascinante. Elle va loin. C'est pourquoi je me suis proposé d'articuler mes doutes.

A. DOUTES THEORIQUES :

Il s'agit d'un « overlap » entre science et art dans lequel les termes « science » et « art » changeront de signification. Une synthèse dialectique ? Non, parce que science et art ont toujours été les deux aspects de la même attitude (« épistémé » et « techné »), et se sont séparées il y a quelques centaines d'années seulement. Retour à une unité perdue ? Non plus parce que le développement de la science pendant l'âge moderne a changé sa structure, a produit toute une technologie complexe, et ne permet plus cette unité perdue. Ni synthèse, ni retour, mais un nouveau départ, peut-être ?

C'est le problème de la science, et non de l'art, qui exige une nouvelle attitude. La science est au centre, tout le reste, y compris l'art, est obligé à se définir par rapport à elle. La science est au centre, non seulement parce qu'elle a une influence décisive directe et indirecte sur nos vies, mais parce qu'elle occupe la place de la religion dans

* Vilém Flusser, Professeur titulaire de la chaire de communication à l'Université de Sao-Paulo, est l'auteur de **La Force du Réel**, éd. Rome, Paris 1974.

Collectif AA Sociologie 1975

notre conscience et notre société. Et elle est en crise. Cette crise de la science est à la base de nombreuses propositions nouvelles, y compris celle du collectif d'art sociologique.

La science moderne est le résultat d'une mentalité spécifique (de la mentalité d'une bourgeoisie révolutionnaire), et cette mentalité est curieusement anti-existentielle. Elle s'intéresse aux choses qui sont celles de la vie quotidienne, et laisse les choses vraiment importantes dans les brumes de l'idéologie. Elle commence par s'intéresser aux étoiles et au mouvement des corps inanimés (astronomie, mécanique) et laisse la psyché, l'économie et la société dans le domaine des « arts » (les belles lettres, l'art du commerce et de la politique). La « révolution copernicienne », c'est ça : étudions systématiquement les choses sans intérêt, et laissons les choses intéressantes pour plus tard. Exactement le contraire de la mentalité cléricale contre laquelle la bourgeoisie se révolte. « Deum atque animam cognoscere supisco. Nihil-ne plus? Nihil. » dit Augustin. (Je veux connaître Dieu et l'âme. Rien de plus? Rien.) On appelle ça la « découverte de la nature », mais on peut aussi bien l'appeler « la couverture de l'homme ». Alors, pourquoi parle-t-on d'un « humanisme » ?

Voilà pourquoi : celui qui étudie des choses sans intérêt pour lui (« intéresse = être dedans »), est dans une distance par rapport à ces choses qui lui permet de les connaître de dehors (« objectivement »). Au début il est un sujet qui se croit pur, et les choses sont pour lui des objets (de connaissance d'abord, de manipulation plus tard). C'est là, l'humanisme : l'homme est un sujet qui se croit transcendantal, il occupe l'endroit vidé par Dieu et le monde est l'objet de sa connaissance et de ses manipulations, et la connaissance objective est l'adéquation du sujet à l'objet. Ça fonctionne très bien, si on se limite à étudier les choses distantes : la « nature ». Une « nature » curieuse, il est vrai : celle de la physique, qui n'est pas du tout la « physis » vivante des anciens, mais un ensemble inanimé de choses animées ou non. Ça fonctionne tellement bien, en effet, que la révolution industrielle en résulte. C'est pourquoi les sciences de « la nature », et plus exactement la physique, deviennent le modèle de toute connaissance objective, le triomphe de l'humanisme.

Oui, mais la science « avance ». Elle marche de l'horizon vers le centre, de la physique vers la biologie, la psychologie, la sociologie. Vers les choses dans lesquelles nous sommes mêlés existentiellement, qui nous intéressent. Et plus la science avance en cette direction, plus la pureté du sujet et l'objectivité de la connaissance deviennent problématiques. Parce que c'est l'homme lui-même qui devient l'objet du sujet homme. Evidemment on peut maintenir toujours l'objectivité de la physique comme modèle en transformant l'homme en objet de connaissance et de manipulation, mais au prix de ne connaître que « l'homme-objet », qui n'est pas vraiment celui auquel va notre intérêt. Si l'on veut connaître l'homme concret et la société concrète, il faut laisser tomber la division fictive « sujet-objet », la fiction du sujet pur et de la connaissance objective, et la physique comme modèle. Il faut changer d'attitude, il faut laisser tomber « l'humanisme ». Et c'est ce que Husserl appelle la « crise de la science occidentale ».

En d'autres termes : en avançant vers l'homme et la société, la science se rend compte qu'elle n'est pas une discipline d'un sujet pur qui connaît et manipule le monde des objets du dehors, mais qu'elle est une discipline d'un sujet mêlé aux objets, conditionné par eux, et qui veut se libérer de ce conditionnement par la connaissance et la manipulation des choses qui l'entourent. La science se rend compte qu'elle n'est pas une discipline noble, mais une des activités humaines, et que la connaissance n'est pas une vision pure, mais une activité qui change et le connaisseur et l'objet connu. (Comme toute activité change et l'agent et le patient). Avec l'idéal de la connaissance objective (et mathématisable) tombe la structure de la science moderne.

L'idéal de l'objectivité tombe dans le domaine des sciences humaines, non seulement parce qu'il est une fiction, mais aussi parce qu'il est indésirable. Une psychologie ou une sociologie qui envisage la connaissance objective est une discipline qui envisage la manipulation de la pensée et de la société « du dehors ». Cette arrogance scientifique est intolérable, non parce qu'elle est basée sur une fiction d'objectivité, mais parce qu'elle peut fonctionner dans certaines limites. L'objectivité est une fiction comme idéal, mais comme méthode de manipulation elle est partiellement possible. L'arrogance scientifique fonctionne en forme de « technocratie », c'est-à-dire comme une tentative pour ignorer la crise de l'objectivité et pour maintenir la physique comme modèle des sciences humaines. Elle fait apparaître par ses succès, que la science n'est pas une discipline indépendante du système de valeurs (wertfrei), (comme le croyaient les humanistes), mais qu'elle est une discipline liée aux valeurs, comme toute activité humaine. La science n'est pas neutre. Et dans la technocratie elle est bonne pour manipuler les hommes et la société, et mauvaise pour la « liberté » (dans le sens de : l'homme dans sa dignité ontologique de sujet).

La crise de l'objectivité, qui se manifeste dans les sciences humaines comme crise épistémologique et éthique, a ses effets aussi sur les sciences dite de la « nature ». Non seulement dans le sens du « principe de Heisenberg » (l'observation influe sur l'observé), mais dans un sens plus profond. Toute une vision du monde et de l'homme, l'ontologie et l'anthropologie, sont en train de changer. La vision de l'âge moderne était à peu près la suivante : la nature (l'objet de la physique), est la base sur laquelle la réalité s'appuie. Sur cette base se fondent plusieurs niveaux de réalité (le biologique, le psychologique, le social, etc.). Et l'homme peut transcender cette hiérarchie objective par sa subjectivité. La vision actuelle est à peu près la suivante : le centre de la réalité concrète est où je suis et où sont ceux avec qui je suis. L'intensité de cette réalité est liée à l'impact des circonstances sur moi et sur les autres, et à l'intérêt que je porte à ces circonstances. Plus j'avance de mon centre vers l'horizon de ces circonstances, plus la réalité devient abstraite. La « nature » (telle que la physique l'étudie), est un horizon abstrait de la réalité. Et les événements quotidiens autour de moi (tels que la sociologie et la théorie de la communication les étudie) sont fondamentaux.

Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'une inversion de la hiérarchie des disciplines. La sociologie et la

théorie de la communication n'occupent pas la place de la physique dans une science nouvelle qui commencerait à s'articuler. Il s'agit plutôt d'un abandon de toute hiérarchie. La réalité n'est plus comprise comme pyramide de divers niveaux, avec le sujet humain comme observateur externe. Elle est maintenant comprise comme un champ excentrique avec l'homme au centre, et la tendance à se perdre vers l'horizon. On peut dire, maintenant, que la faim que je sens ou la peur dont je suis victime est concrètement plus réelle que la structure d'une molécule de sel. La réalité devient relative. Mais non dans un sens idéaliste du terme. La réalité devient une fonction de mon être concrètement dans le monde.

Il ne s'agit donc pas d'une inversion de la hiérarchie, mais d'une inversion du progrès. Pendant l'âge moderne le progrès s'est orienté dans le sens de la « nature » vers la société, de l'abstrait vers le concret. La conséquence était cette abstraction progressive (« objectivisation »), du concert qui caractérise notre situation présente. Il y a maintenant de nombreuses tendances vers une inversion de ce progrès. Des tendances « contestataires ». Partir du donné concret, du phénomène, l'étudier dans sa réalité pleine et concrète (dans laquelle nous sommes mêlés), admettre dès le départ que notre motivation est le fait que nous sommes dans le monde et que nous ne l'aimons pas, et laisser à un futur qui ne nous concerne pas le soin de se consacrer à l'étude des choses plus « nobles ». Dans un sens c'est partir de la sociologie, de la psychologie, de la théorie de la communication, mais non des disciplines qui sont enseignées sous ces noms dans les diverses facultés. C'est partir d'une sociologie, etc., dont nous ignorons presque tout. Une sociologie, etc., à faire. Et je crois que le collectif d'art sociologique (dont il s'agit dans cet essai) est une de ces tendances contestataires vers un nouveau départ.

Mais, mais ce n'est pas tout. Il y a l'art, n'est-ce pas ? Cette activité mal définie (et peut-être indéfinissable) et qui, malgré tout, s'est développée pendant tout l'âge moderne, empêchant l'homme de perdre tout contact avec la réalité concrète. L'art, ce retour constant à la chose qui compte ? Au son (de la vibration de l'air), à la couleur (de l'analyse optique), à la pierre dure et lourde (de la mécanique) ? L'art, cette activité désaliénante parmi la folie objectivante de la science en progrès vers l'abstraction totale ? Est-ce cela que veut le collectif d'art sociologique ? Faire une sociologie nouvelle inspirée par l'activité artistique, et partir de là vers un nouveau type de connaissance de la réalité ? Est-ce la raison pour laquelle le collectif s'appelle « art sociologique » ? Pas du tout, malheureusement, parce que les fondateurs du collectif auraient dû le nommer « sociologie artistique » dans ce cas. Ce qu'ils recherchent, ce n'est pas une nouvelle science désaliénée grâce à l'expérience concrète (« aïsthe-ton »). Dommage.

Ils ne veulent pas cela, parce que, pour des raisons que je ne vois pas, ils se considèrent en « artistes ». C'est l'art, et non la science, qui pour eux est le problème. Cette erreur épistémologique des fondateurs du collectif les empêche de se rendre compte de leur situation dans le contexte. Au lieu de s'assumer contestataires d'une mentalité scientifique académique arrogante et dangereuse, ils s'assument contestataires d'un art officiel qui a perdu toute

efficacité. Au lieu de vouloir reformuler l'établissement scientifique par l'imagination artistique, ils veulent reformuler l'établissement artistique par l'introduction d'éléments scientifiques douteux. Au lieu de dire : « nous commençons par la contestation de la sociologie, parce que la réalité sociale est plus concrète et que la sociologie académique la cache », ils disent : « nous commençons par la contestation de l'art officiel, parce qu'il n'est pas suffisamment objectif vis-à-vis du fait social ». En somme : au lieu de dire « concrétisons la sociologie par l'art », ils disent : « contestons l'art par la sociologie ».

Ce doute théorique que je viens d'articuler à propos du collectif peut paraître secondaire. On peut dire : qu'importe que le collectif veuille introduire l'imagination artistique dans la sociologie, ou la connaissance sociologique dans l'art, le résultat sera toujours une nouvelle discipline « interface » entre sciences et art, donc un nouveau départ. Peu importe peut-on dire, l'explication théorique qu'on donne du collectif. L'important est sa praxis. Mais, malheureusement, l'erreur théorique a un effet nécessaire sur les méthodes. Elle fourvoie tout le projet. La méthode est liée à l'attitude envers la réalité qu'on veut changer. Et l'attitude est fondée, dans le cas du collectif, sur une théorie. Cela doit devenir plus clair si je considère le problème de la méthodologie d'une nouvelle discipline « interface ».

B. DOUTES METHODOLOGIQUES :

La crise de la science moderne n'est pas seulement une crise épistémologique et éthique. Ce n'est pas seulement l'objectivité et l'indépendance envers le système de valeurs (Wertfreiheit) de la science qui est en cause. La méthodologie scientifique est en crise. La méthodologie de la science moderne est une stratégie, de plus en plus raffinée, pour parvenir à une connaissance objective. Comme cette connaissance naît de la rencontre entre le sujet qui connaît et l'objet à connaître, la stratégie consiste en un ensemble de méthodes visant à rendre le sujet toujours plus pur, et l'objet toujours plus concevable. La « purification » du sujet se fait par une réduction systématique de ses préjugés, de ses désirs et de ses craintes. Le résultat en est la mentalité scientifique. La conceptualisation de l'objet se fait par la définition systématique du phénomène à connaître (par la séparation de son contexte), et par l'utilisation de cette définition comme hypothèse de travail (par le transfert du phénomène dans un laboratoire réel ou imaginaire). Le résultat en est le monde objectif étudié par la science moderne.

Cette stratégie est excellente. Mais elle devient inopérante quand le but (dans ce cas : la connaissance objective), est abandonné. Si l'on veut connaître la réalité concrète dans laquelle on se trouve, cette stratégie devient un obstacle. Le scientifique avec sa mentalité stérile n'est pas le type de l'homme idéal pour connaître la réalité. Et le phénomène défini, isolé et manipulable n'est pas l'événement idéal pour représenter le monde dans lequel je me trouve. Il faut inventer une nouvelle stratégie. Si la science doit survivre à sa crise épistémologique, elle doit élaborer une nouvelle méthodologie.

Cette méthodologie n'existe pas encore. Mais on peut reconnaître partout les premiers symptômes de ce qu'elle sera. Pour la découvrir, il faut d'abord

essayer de comprendre la nouvelle attitude sur laquelle elle sera fondée et qui témoigne déjà d'une nouvelle naïveté. Celui qui prend au sérieux la crise de la science ignore pratiquement tout. Parce qu'il ne peut plus avoir confiance dans la connaissance objective, et parce que presque tout ce qu'il sait est de la connaissance objective, il se trouve au milieu d'un monde à découvrir. Partout où il regarde, il voit forêt vierge. Partout où il avance, il est un défricheur. On peut comparer cette attitude naïve avec l'attitude des pionniers de la science moderne. Pour eux c'était Aristote qui cachait le monde. Pour nous c'est la science moderne qui cache le monde. Et, de même que pour eux Aristote n'était pas tout simplement faux, mais partiellement utilisable, de même pour nous la science moderne doit être, non abandonnée, mais mise en réserve. A ceci près que la comparaison n'est pas parfaite. Pour eux (la bourgeoisie révolutionnaire et les moines hérétiques), il s'agissait de conquérir le monde. Pour nous (et il est difficile de dire qui nous sommes), il s'agit de donner une signification à notre vie. C'est pourquoi nous sommes encore plus naïfs.

L'attitude naïve quand elle inspire une méthodologie, est très puissante. Car qui ignore tout peut tout oser. Et la méthode qui s'impose d'abord pour arriver à connaître n'importe quoi est celle de vivre avec la plus grande intensité possible. Mais comme notre naïveté de second ordre, la méthode qui consiste à vivre avec intensité pour tout connaître produit une vie de second ordre. Cela veut dire : vivre et en même temps se voir vivre. Pour ainsi dire : vivre et noter les événements vécus. Je crois que c'est cela, fondamentalement, l'attitude scientifique du futur.

Si je prends la vie comme base de ma méthode (la vie dans le sens de ma vie quotidienne), j'en découvre une structure qui est celle d'un espace-temps scientifique. Je suis ici maintenant, et ici, maintenant est où je suis. A partir de ce point central je vais élaborer un inventaire du monde (A. Moles), en mesurant les distances entre moi et l'événement. Les mesures seront données par ma position et par l'événement. Par exemple : la femme que j'aime est très proche, presque ici maintenant avec moi, non seulement parce que je l'aime, mais aussi parce que je l'aime telle qu'elle est. Ou : la situation économique de l'Ouganda en l'an 2000 est très éloignée d'ici et de maintenant, non seulement parce qu'elle m'intéresse peu, mais aussi parce que j'ignore presque tout à son propos. Cet effort pour mesurer les distances et pour élaborer un inventaire de ma réalité concrète va impliquer non seulement toutes les méthodes des sciences humaines sous une nouvelle attitude, mais aussi toutes les méthodes des arts. Je serai, par cette attitude, automatiquement scientifique et artiste. Mais ce n'est pas encore l'aspect décisif de la nouvelle méthodologie à inventer.

La méthodologie de la science moderne vise une connaissance cumulative. Le sujet connaît un objet. Cette connaissance est enregistrée et gardée. Ensuite le sujet connaît un autre objet. Cette connaissance est additionnée à la première, mais il s'agit d'une accumulation dynamique. Le premier objet connu ouvre au sujet le chemin de la connaissance du second. Et il s'agit d'une cumulation ramifiée : le premier objet connu ouvre au sujet le chemin vers plusieurs nouveaux objets. En bref : la science mo-

derne est, grâce à sa méthodologie, un discours ramifié progressif.

La nouvelle méthodologie à inventer ne peut pas avoir cette structure. Car l'événement le plus important que je trouve dans ma vie quotidienne (que je veux inventorier), c'est l'autre. Et la caractéristique de l'autre est qu'il me répond. Quand je veux l'inventorier, il veut faire la même chose avec moi. En d'autres mots : ce que je trouve dans le monde que je veux inventorier, ce sont surtout des inventaires faits par les autres. Ma connaissance ne peut jamais être cumulative dans le sens de la science moderne. Car je dois la réviser et même la révoquer toutes les fois que je trouve les inventaires des autres. En bref : la nouvelle méthodologie à inventer ne pourra pas être un discours ramifié progressif, mais sera, par nécessité fondamentale, un dialogue. La connaissance visée par cette méthode ne sera pas objective, mais inter-subjective.

Je répète : la nouvelle méthodologie reste donc à inventer. Mais on peut imaginer ce qu'elle sera : ce sera un dialogue qui utilisera des sciences humaines et des arts comme méthodes pour atteindre une connaissance inter-subjective. Le dialogue sera la méthode par laquelle les méthodes de la science et de l'art seront changées pour atteindre, non l'objectivité, mais la connaissance de la réalité concrète et le changement de cette réalité. En bref, le dialogue comme méthode d'une science engagée. C'est dans ce sens d'intersubjectivité, d'engagement que la science observera, par sa méthodologie, les arts. Et les arts changeront dans ce processus.

On peut se demander, maintenant, si le collectif d'art sociologique applique des méthodes qui peuvent être considérées comme un départ vers la méthodologie nouvelle. Si, malgré sa théorie, le collectif a une praxis qui mène vers une nouvelle discipline de connaissance et d'engagement. La réponse sera curieusement ambivalente. Apparemment les méthodes des trois fondateurs du collectif sont presque exactement celles que j'ai élaborées comme méthodologie à inventer. En réalité elles ne le sont pas. Cette contradiction mérite d'être considérée.

Les trois fondateurs, chacun à sa façon, appliquent la méthode du dialogue. Forest, par exemple, « anime » le public en lui proposant de dialoguer avec lui et entre soi en lui ouvrant des espaces vides dans les « mass media », et en lui proposant la vidéo comme medium de dialogue. Thénot invite le public à répondre à des questionnaires et à discuter les questionnaires entre soi. Et Fischer utilise les PTT (cet appareil dialogique), pour provoquer un échange perturbateur parmi le public (mail art), et utilise des affiches publiques (ce medium typiquement discursif, parce que impératif), pour les transformer en media provocateur de dialogue. Dans cette stratégie les trois fondateurs sont parfaitement conscients du fait que leurs interventions changent le phénomène (le fait social), et ils veulent ce changement. Et ils sont parfaitement conscients que ce changement affecte aussi leur méthodes mêmes, et ils sont prêts à accepter ce changement. Apparemment, donc, il s'agit, dans cette méthode, d'une attitude qui correspond à celle de la **recherche de la connaissance intersubjective du phénomène concret**.

Mais en réalité ce n'est pas ainsi, les méthodes

des trois fondateurs ne visent pas la connaissance intersubjective et le changement de la réalité sur la base d'une telle connaissance, et leur stratégie n'est pas bonne pour ce but. Ils visent à intervenir dans le fait social pour montrer quelque chose. Une hypothèse de travail. Ils veulent montrer que la société développée est un monde administré dans lequel la vie n'a pas de signification. L'hypothèse est bonne. Mais cela ne compte pas pour mes réflexions. Ce qui compte est le fait qu'il s'agit d'une hypothèse de travail. S'approcher d'un phénomène avec une hypothèse bonne est l'attitude de la science moderne et celle d'une science du futur consiste en ceci que le scientifique moderne s'approche du phénomène sans préjugé et avec une hypothèse tandis que le scientifique du futur s'approchera du phénomène sans hypothèse et avec toute sa charge émotionnelle et valorisante. Le premier demandera au phénomène qu'il réponde « oui ou non » à son hypothèse. Le second donnera la parole au phénomène chargé de ses émotions. Il s'agit d'une « Voraussetzungslosigkeit » (manque de présuppositions) différente. Les trois fondateurs assument l'attitude moderne. Ils utilisent des méthodes de la sociologie établie, comme les cyberneticiens, par exemple, sont des « artistes d'avant-garde » qui utilisent les méthodes de la cybernétique.

Celui qui observe ses méthodes le voit clairement. Les méthodes ne sont pas une stratégie pour connaître le phénomène d'une nouvelle manière. Par exemple, l'autopsie d'une rue faite par Forest n'est pas une méthode pour connaître cette rue. Pour la connaître il faut inventer une méthode opposée à celle de la sociologie établie, une méthode par laquelle la rue elle-même se manifeste et change pendant cette manifestation. La méthode de Forest ne fait pas parler la rue : elle fait parler **sur** la rue. Autre exemple : les questionnaires de Thénot ne sont pas une méthode pour connaître le phénomène du questionnaire, mais une contestation de l'opinion qui se manifeste dans les questionnaires. Il ne veut pas changer les questionnaires, mais les opinions.

Cela s'explique. Les trois fondateurs sont artistes. Ils sont intéressés, d'abord par le matériel artistique. Forest est intéressé dans les possibilités des mass media dans le sens de pouvoir les détourner des propos de ses possesseurs. Thénot est intéressé dans les possibilités de la recherche sociologique dans le sens de la pouvoir utiliser comme

matériel. Fischer est intéressé dans les affiches, les tampons, les enveloppes. Ils sont vraiment, comme ils le déclarent, un collectif de l'« art sociologique ». Ils ne sont pas des sociologues artistiques. Voilà pourquoi je ne suis pas pressé d'adhérer à leur collectif.

C. RESUME :

On peut argumenter que mes réflexions sont tout à fait fausses. Le collectif, on peut le dire, est exactement comme il doit être selon la déclaration de ses fondateurs. Il n'est pas comme je le voudrai moi. Mais cette argumentation n'est pas bonne. Parce que le collectif propose un « overlap » entre art et sociologie. C'est une proposition extrêmement importante. En effet : une proposition pour essayer de trouver un nouveau départ pour la science en crise. Seulement le collectif n'est pas intéressé dans la crise de la science. Il veut un « overlap » dans lequel l'art soit le message et la sociologie le medium. Tandis que « l'overlap » vraiment révolutionnaire n'est pas une objection banale et sans intérêt. Au contraire : j'ai un espoir. J'espère que les trois fondateurs du collectif, qui sont, les trois, des esprits ouverts et créatifs, se laisseront influencer par mes réflexions. Qu'ils reformulent leur attitude. Dans ce cas, le collectif pourrait être un des lieux où se prépare le futur. Les conditions sont déjà réunies par les trois fondateurs. Il ne faut pas changer les données, il faut changer la théorie et les méthodes. En bref, l'attitude. En ce cas je serai pressé d'adhérer.